

AMY WALDMAN

Un concours de circonstances

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Laetitia Devaux*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage a paru
chez Farrar, Straus & Giroux en 2011,
sous le titre: *The Submission*.

Le poème en exergue est extrait de *The Afghans*
de Mohammed Ali, 1969.

ISBN 978.2.82360.038.4

© Amy Waldman, 2011.
© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2012.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À mes parents, Don et Marilyn Waldman

*Tel le cyprès, qui garde la tête haute et demeure libre entre
les murs du jardin, moi aussi, je me sens libre en ce monde,
je ne suis entravé par aucune de ses chaînes.*

Poème soufi pakistanais

PREMIÈRE PARTIE

1

« Et les noms, demanda Claire. Où seront les noms ?

– Il s’agit uniquement d’une énumération, ça n’a rien à voir avec l’œuvre », répondit Ariana, la sculptrice.

Il y eut des hochements de tête chez les différents artistes, le critique d’art et les deux spécialistes d’art public assis à la table du dîner. Tous étaient sous le charme d’Ariana Montagu – le membre le plus illustre du jury, sa personnalité dominante, et le problème majeur de Claire.

Ariana était en bout de table, à croire qu’elle présidait. Quatre mois durant, ils avaient délibéré autour d’une grande table ronde dépourvue de toute hiérarchie dans un immeuble de bureaux du sud de la ville surplombant de très haut la terre éventrée. Les autres jurés avaient toujours accepté que Claire, la veuve, soit assise dos à la fenêtre afin que le charnier se limite pour elle à un halo grisâtre le temps qu’elle rejoigne sa chaise. Mais ce soir-là, alors qu’ils étaient tous réunis à la table rectangulaire de la Gracie Mansion pour une ultime délibération, Ariana s’était adjudgé – sans le moindre scrupule, sembla-t-il – la place d’honneur.

« La liste des morts y figurera, reprit Ariana. Le règlement du concours le stipule. Mais dans un mémorial réussi, ce ne sont pas les noms qui suscitent l’émotion.

– Pour moi, si », lança Claire d’un air crispé, non sans tirer une certaine satisfaction à voir les yeux baissés et les mines coupables des autres jurés.

Ils avaient tous perdu quelque chose, bien sûr. Ils avaient perdu l'idée que leur nation était intouchable; ils avaient perdu les icônes les plus reconnaissables de leur ville, et des amis ou des connaissances peut-être. Mais seule Claire avait perdu son mari.

Elle ne se priverait pas de le leur rappeler à la fin de la soirée, lorsqu'ils choisiraient enfin le mémorial. Ils avaient examiné cinq mille dossiers anonymes jusqu'à n'en garder que deux. La décision finale aurait dû être simple. Mais, au bout de trois heures de discussion, deux tours de vote et de trop nombreuses bouteilles de vin en provenance de la cave personnelle du maire, la conversation était devenue hachée, hargneuse et redondante. Le Jardin était trop beau, n'arrêtaient pas de répéter Ariana et les autres artistes à propos du choix de Claire. Ils gagnaient leur vie grâce à leur vision des choses, mais dès qu'il s'agissait du Jardin, leur regard divergeait du sien.

Le concept était simple: un jardin rectangulaire cerné d'un mur et soumis à une géométrie rigoureuse. Au centre, un pavillon consacré à la contemplation. Deux larges canaux perpendiculaires diviseraient en quatre ce terrain de trois hectares. Chaque carré serait quadrillé de sentiers bordés d'arbres. Il y aurait de vrais arbres, mais aussi des arbres métalliques alignés comme dans un verger. Le Jardin serait entouré par un mur blanc de dix mètres de haut où seraient inscrits les noms des victimes, disposés de façon à recréer la forme des tours détruites. Mais les arbres en métal devaient être une réincarnation des tours en un sens encore plus littéral, puisqu'ils seraient fabriqués avec des débris récupérés sur le site.

Quatre dessins montraient le Jardin aux différentes saisons. Le préféré de Claire était le clair-obscur de l'hiver: le sol recouvert d'un linceul de neige, les arbres en métal qui brillaient dans la lumière rosée de fin d'après-midi; la surface d'onyx des canaux luisant comme deux épées croisées. Et les lettres noires sur le mur blanc. La beauté n'était pas un crime, mais il y avait là plus que de la beauté. Même Ariana concédait que les arbres en métal nu constituaient une touche surprenante – une façon de rappeler

qu'un jardin, même s'il était issu de la nature, restait une création humaine, et que celui-ci convenait parfaitement à une ville où les sacs en plastique volaient comme des oiseaux, et les gouttelettes de condensation des climatiseurs se mêlaient à la pluie. Ils auraient une forme naturelle, mais ils résisteraient au flux et au reflux des saisons.

« Le Vide est trop sombre pour nous », expliqua Claire, ce qu'elle avait déjà fait précédemment.

« Nous » : les familles des disparus. Elle était la seule dans le jury à voter au nom de ce « nous ». Elle détestait le Vide, l'autre projet, le favori d'Ariana, et elle était certaine que les autres familles de victimes partageraient son avis. Il n'y avait rien de vide dans ce parallélépipède de granit noir en forme de tour d'une douzaine d'étages posé au centre d'un immense bassin ovale, qui apparaissait sur les dessins comme une grande entaille dans le ciel. Les noms des morts seraient gravés sur sa façade et se refléteraient dans l'eau. On aurait dit le mémorial des vétérans du Vietnam, mais, pour Claire, ce projet manquait son but. Un tel degré d'abstraction fonctionnait quand on pouvait toucher l'édifice ou s'approcher suffisamment pour se confronter à son échelle. Mais, avec le Vide, on ne pouvait pas toucher les noms, ni même les voir vraiment. Le seul avantage de ce projet, c'était sa hauteur. Claire craignait que certaines familles de victimes, si chauvines, si prosaïques, ne voient le côté plat du Jardin comme un territoire concédé aux ennemis de l'Amérique, même si ce territoire était aérien.

« Les jardins sont vénérés par la bourgeoisie européenne », déclara Ariana en désignant les murs de la salle à manger couverts d'un papier peint représentant des forêts luxuriantes où se promenaient de minuscules hommes et femmes endimanchés. Ariana était, comme à son habitude, habillée dans ce ton grau qu'elle avait officiellement déposé, à la fois en hommage, mais aussi pour ridiculiser, le superbe bleu d'Yves Klein. Claire trouvait, quant à elle, qu'à force de se moquer de la prétention, on pouvait atteindre le même degré d'arrogance.

« Vénérés par l'aristocratie, la corrigea l'unique historien du jury. Mais il est vrai que la bourgeoisie copie l'aristocratie...

– Ce papier peint est français, précisa la conseillère du maire, celle qu'il avait placée dans le jury.

– Ce que je veux dire, continua Ariana, c'est que la tradition du jardin n'est pas la nôtre. Nous, nous avons des parcs. Les jardins à la française ne font pas partie de notre héritage.

– L'expérience vaut davantage que la tradition, rétorqua Claire.

– Non, car la tradition, c'est de l'expérience. Nous sommes conditionnés pour éprouver certaines émotions dans certains endroits.

– Et les cimetières? insista Claire, soudain animée d'une ténacité retrouvée. Pourquoi sont-ils souvent les plus beaux endroits d'une ville? George Herbert a écrit: "Qui aurait cru que mon cœur flétri/ Puisse un jour à nouveau fleurir." (Une amie de fac avait recopié ces vers sur une carte de condoléances.) Le Jardin sera un endroit où nous... où les veuves, leurs enfants, n'importe qui pourra passer un moment de joie. Mon mari... », commença-t-elle, et tout le monde se pencha vers elle pour l'écouter.

Elle se ravisa, mais ces mots flottèrent dans l'air comme de la fumée, qu'Ariana chassa.

« Pardonnez-moi, mais un mémorial n'est pas un cimetière. C'est un symbole national, un jalon historique, une façon de s'assurer que toute personne qui le visitera, même si son lien avec l'attaque est lointain du fait du temps ou de la distance, comprendra ce qui a été ressenti, et sa signification. Le Vide est viscéral, il est furieux, sombre, brut, parce que, ce jour-là, il n'y a eu aucune joie. On ignore si le bloc s'élève ou s'il tombe, ce qui est une vision fidèle – qui évoque précisément ce moment-là de l'histoire. C'est une destruction artificielle, si bien qu'elle retire, d'un point de vue dialectique, son pouvoir à la véritable destruction. Le Jardin renvoie à notre besoin d'apaisement. C'est une impulsion certes naturelle, mais peu subtile.

– Vous avez quelque chose contre l’apaisement ? interrogea Claire.

– Nous ne sommes pas d’accord sur le moyen d’y parvenir, répondit Ariana. Pour moi, il faut affronter la douleur, la regarder en face, voire s’y vautrer, avant de pouvoir tourner la page.

– J’y réfléchirai », rétorqua Claire.

Sa main se posa sur son verre de vin avant que le serveur ne puisse le remplir.

Paul savait à peine qui venait de dire ça. Ses jurés avaient apprécié le menu roboratif qu’il avait commandé – poulet frit et purée, choux de Bruxelles au bacon –, mais il ne restait pas grand-chose du réconfort apporté par cette nourriture. Paul s’enorgueillissait de fréquenter des femmes formidables – il était d’ailleurs marié à l’une d’elles –, mais le duo que formaient Claire Burwell et Ariana Montagu lui portait sur les nerfs. Leurs certitudes opposées crépitaient comme un champ électrique, et la pièce résonnait de leur animosité. Dans sa critique de la beauté du Jardin, de la beauté en elle-même, Paul sentait qu’Ariana parlait aussi de Claire.

Las, il laissa son esprit divaguer vers les jours, les semaines et les mois à venir. Le jury allait annoncer le nom du vainqueur. Puis Edith et lui rendraient visite aux Zabar dans leur maison de Ménerbes, un répit bien mérité entre les mois de délibération qui venaient de s’écouler et la levée de fonds à venir. Le défi serait majeur, car les experts avaient évalué le coût de la construction de chacun des deux projets finalistes à cent millions de dollars minimum. Mais Paul adorait soutirer de grosses sommes d’argent à ses amis. Sans compter que d’innombrables Américains mettraient eux aussi la main à la poche.

Ensuite cette présidence mènerait à une autre, en tout cas selon Edith. Contrairement à bon nombre de ses amies, elle ne se contentait pas de collectionner les tailleurs Chanel ou les bijoux Harry Winston, même si elle en possédait un certain nombre. Elle rêvait de postes prestigieux, et elle imaginait Paul en président de

la bibliothèque de New York, d'autant qu'il faisait déjà partie du comité de direction. La bibliothèque avait un budget plus important que le Metropolitan Museum, et Edith avait déclaré que son mari était « littéraire », même s'il ne se souvenait pas d'avoir lu un seul roman depuis *Le Bûcher des vanités*.

« Peut-être devrait-on davantage prendre en compte le contexte local », suggéra Madeline, l'éminence grise des habitants du quartier.

Comme si elle l'avait vue venir, Ariana sortit de son sac un dessin du Vide qu'elle avait esquissé pour montrer combien il s'intégrerait bien au paysage de la ville. Les « propriétés verticales » du Vide, affirma-t-elle, faisaient écho à celles de Manhattan. Claire haussa les sourcils à l'intention de Paul. Le « croquis » d'Ariana, puisqu'elle l'appelait ainsi, était meilleur que les dessins qui accompagnaient le dossier. Claire s'était plainte à plusieurs reprises auprès de Paul car elle soupçonnait Ariana de connaître l'architecte du Vide – un étudiant, un *protégé*^{*1} ? – tant celle-ci soutenait ce projet. Peut-être était-ce vrai, même si Paul ne trouvait pas qu'Ariana ait davantage défendu son favori que Claire le sien. Malgré sa retenue apparente, Claire paraissait incapable d'accepter de perdre. Pas plus qu'Ariana, qui avait l'habitude de dominer des jurys dépourvus des sentiments vaseux de celui-ci.

Pour le dessert, le groupe se retira dans le petit salon aux murs d'un jaune chaleureux. Jorge, le chef de la Gracie Mansion, apparut avec un chariot chargé de pâtisseries et de cookies, et dévoila, d'un geste quelque peu théâtral, une reproduction en pain d'épice d'un mètre de haut des tours disparues, où les fenêtres étaient dessinées en sucre glace. La ressemblance était indéniable. Le silence fut glacial.

« Il n'est pas fait pour être mangé, déclara Jorge, tout à coup intimidé. C'est un hommage.

– Bien sûr, dit Claire d'un air tendu avant d'ajouter, plus chaleureuse : On se croirait dans *Hänsel et Gretel*. »

1. Tous les termes en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (*N.d.T.*)

La lumière du lustre se reflétait sur les fenêtres en sucre. Paul était en train de remplir son assiette de toutes les douceurs excepté le pain d'épice quand Ariana se planta devant lui telle une minuscule lance. Ensemble, ils dérivèrent vers un coin retiré près du piano.

« Je suis inquiète, Paul, commença Ariana. Je ne veux pas que notre décision repose sur trop de... d'émotion. (Elle prononça ce dernier mot presque à voix basse.)

– Nous sommes en train de choisir un mémorial, Ariana. Je ne crois pas que l'émotion puisse être totalement exclue.

– Vous me comprenez. Je crains que les sentiments de Claire n'aient un impact disproportionné.

– Ariana, certains pourraient prétendre que *vous* avez un impact disproportionné. Vos avis sont très respectés.

– Mais ce n'est rien comparé à un proche de victime. Le chagrin peut devenir pesant.

– Le goût aussi.

– Ce qui est normal, mais on parle ici de quelque chose de plus profond que le goût, à savoir le jugement. Avoir un représentant des familles dans le jury, c'est comme si on laissait le patient décider du traitement à la place du médecin. Il est sain de garder un peu de distance clinique. »

Du coin de l'œil, Paul vit Claire en grande conversation avec le plus important critique d'art public de la ville. Avec ses talons, elle mesurait presque vingt centimètres de plus que lui, mais elle ne faisait aucun effort pour se mettre à sa hauteur. Vêtue ce soir-là d'une robe fourreau noire – cette couleur, soupçonnait Paul, n'avait pas été choisie au hasard –, elle savait clairement mettre ses atouts en valeur. Paul la respectait, même si ce terme était inapproprié pour ce qu'il avait en tête. Ce n'était pas la première fois qu'il regrettait son âge (vingt-cinq ans de plus que Claire), sa calvitie et sa fidélité – qui reposait peut-être davantage sur l'obéissance aux traditions que sur une décision personnelle – à son épouse. Il regarda Claire se détacher du critique pour suivre un autre juré.

« Je sais qu'elle est touchante », entendit-il.

Il avait observé Claire de façon un peu trop appuyée. Il se retourna brusquement vers Ariana, qui continuait :

« Mais le Jardin est trop lisse. Il a été dessiné pour plaire à ces Américains qui adorent l'impressionnisme.

– Il se trouve que j'apprécie l'impressionnisme, rétorqua Paul, sans trop savoir s'il devait faire mine de plaisanter. Je ne peux museler Claire, et vous savez que les familles des victimes soutiendront davantage notre projet si elles se sentent intégrées au processus de décision. Nous avons besoin des informations émotionnelles que Claire nous transmet.

– Paul, vous savez que les critiques nous attendent au tournant. Si nous nous trompons de mémorial, si nous cédon au sentimentalisme, cela ne fera que...

– Je connais les enjeux », déclara-t-il d'un ton bourru.

C'était trop tôt pour un mémorial, le site venait à peine d'être déblayé. Le pays n'avait pas encore gagné ni perdu la guerre, d'ailleurs on ne savait même pas vraiment contre qui ou quoi on se battait. Mais tout allait plus vite désormais – la création et la destruction des idoles ; la propagation des maladies, des rumeurs et des modes ; l'information ; le développement de nouveaux outils monétaires, ce qui avait d'ailleurs précipité son retrait de la présidence de sa banque d'affaires. Alors, pourquoi pas le mémorial ? Il y avait des exigences commerciales, certes. Le promoteur du site voulait le remonétiser, et pour ça, il fallait un mémorial, dans la mesure où les Américains semblaient peu favorables à l'extension de l'espace de bureaux comme réponse la plus éloquente au terrorisme. Mais il y avait aussi des exigences patriotiques. Plus longtemps l'espace demeurait vide, plus il devenait le symbole de la défaite, de la reddition, une chose dont « eux », qui qu'ils soient, pouvaient se moquer. Un mémorial à la grandeur diminuée de l'Amérique, à sa nouvelle vulnérabilité face à un groupe de fanatiques médiocres sauf quand il s'agissait de tuer. Paul ne l'aurait jamais dit aussi crûment, mais cet espace vide était gênant. Comblé ce vide, tout

autant que les ambitions d'Edith, voilà pourquoi il avait souhaité présider ce jury. Leur travail ne marquerait pas seulement sa ville bien-aimée, mais aussi l'histoire.

Ariana attendait autre chose de Paul.

« Vous perdez votre temps avec moi, déclara-t-il brusquement. (Il fallait dix voix sur treize pour l'emporter. Paul avait clairement annoncé qu'il n'abandonnerait sa neutralité que si un finaliste se trouvait à une voix de la victoire.) À votre place, j'irais sauver Maria des griffes de Claire. »

Claire avait vu Maria sortir une cigarette à la main et s'était empressée de la suivre. Elle avait plaidé – il n'y avait pas d'autre terme – auprès du critique, lui disant que « ce n'est pas parce qu'on commémore les morts qu'il faut créer un espace mort », en le regardant rouler de la tête comme s'il avait mal au cou à force de lever les yeux au ciel. Mais elle avait aussi exhumé de sa mémoire un truc appris à la fac de droit : la science des jurys. Les expériences d'Asch. Que disait Asch, déjà ? Que les gens étaient influencés par la perception des autres. Le conformisme. La polarisation de groupe. Les pressions normatives. Les cascades de réputation : la manière dont le désir d'approbation sociale influence la façon de penser et d'agir. Autrement dit, la meilleure chance de Claire était de prendre les jurés un par un. Maria était conservatrice publique, et elle avait imprimé sa marque en disséminant de grandes œuvres d'art, y compris une d'Ariana, partout dans Manhattan. C'était par conséquent un transfuge peu probable, mais Claire se devait d'essayer.

« Vous en auriez une pour moi ? » demanda-t-elle.

Maria lui tendit une cigarette en disant :

« Je n'aurais pas imaginé que vous fumiez.

– Seulement de temps en temps », mentit Claire.

En fait, jamais.

Elles se tenaient sur la terrasse. La pelouse s'étirait devant elles, ses arbres majestueux constituant de simples taches dans le noir, les éclairages des ponts et des autres quartiers de New York semblables

à des constellations. Maria laissa tomber ses cendres avec suffisance sur la pelouse par-dessus la balustrade, et même si Claire trouva ce geste particulièrement désobligeant, elle l'imita.

« Un jardin en ruine cerné de murs, à ça, je pourrais adhérer, déclara Maria.

– Je vous demande pardon ?

– Ce serait tellement puissant comme œuvre d'art que ça ferait taire toutes les inquiétudes sur le fait d'effacer les souvenirs pénibles. Il faut penser l'histoire sur le long terme, trouver un symbole qui parlera encore aux gens dans un siècle. Le grand art transcende son époque.

– Un jardin en ruine n'inspire pas le moindre espoir, ce qui est inacceptable, lança Claire, incapable de cacher sa froideur. Vous parlez tous du long terme, mais nous aussi, nous faisons partie du long terme. Mes enfants, mes petits-enfants, les gens ayant un lien direct avec cette attaque vivront encore dans le siècle à venir. Peut-être que cela vous paraît infime comparé à la *Vénus de Willendorf*, mais pour nous, c'est déjà long. Et je ne vois pas pourquoi nos intérêts compteraient moins. Vous savez, il y a quelques jours, j'ai rêvé du bassin noir qui entoure le Vide, et j'y ai vu la main de mon mari qui surgissait de l'eau pour m'entraîner. Voilà l'effet que crée le Vide. Alors vous pourrez peut-être le contempler et vous féliciter de cette brillante démonstration artistique, mais, à mon avis, il n'y aura pas beaucoup de familles de victimes qui viendront visiter votre mémorial. »

Claire était d'autant plus en colère qu'elle avait compris, plusieurs mois auparavant, le pouvoir de cette colère. Par un après-midi d'hiver, alors qu'elle sortait d'une réunion en compagnie d'autres veuves avec le directeur du fonds de dédommagement gouvernemental, un journaliste lui avait crié : « Que répondez-vous aux Américains qui sont las de vous voir vous approprier le droit au souvenir et qui vous disent âpre au gain ? » Claire avait attrapé son sac à deux mains pour s'empêcher de trembler, mais elle n'avait pas cherché à masquer le chevrottement dans sa voix. « Le droit ?

Est-ce bien le mot que vous venez d'utiliser? » Le journaliste battit en retraite. « Avais-je le droit de perdre mon mari? Ai-je le droit d'expliquer à mes enfants pourquoi ils ne connaîtront jamais leur père, et de les élever seule? Ai-je le droit de continuer à vivre en sachant quelles souffrances mon mari a endurées? Il n'y a aucune cupidité là-dedans. Tenez-vous-le pour dit: je n'ai pas besoin du moindre centime de dédommagement, et je n'ai pas l'intention de conserver cet argent. Ce n'est pas une question financière. C'est une question de justice et de responsabilité. Et oui, à ça, j'ai le droit. »

Elle prétendit plus tard ne pas avoir su que les caméras filmaient, pourtant chacun de ses mots avait été enregistré. La blonde fantomatique en manteau noir repassa si souvent à la télévision que, pendant des jours, Claire ne put allumer son poste sans se voir. Elle reçut de nombreuses lettres de soutien et devint une veuve star. Elle n'avait pas voulu faire une déclaration politique, elle avait simplement été blessée que l'on croie qu'elle souhaitait récupérer de l'argent, et elle cherchait à se démarquer de celles dont c'était le cas. Mais au lieu de cela, elle était devenue leur porte-parole, la secrétaire générale du département de la tristesse. C'était cette position, elle le savait, qui lui avait valu d'être choisie par la gouverneure pour le jury.

Sur la terrasse, Maria l'observait d'un air sceptique. Claire croisa son regard et prit une bouffée de tabac si étourdissante qu'elle dut se tenir à la balustrade pour ne pas tomber. Elle se sentait à peine coupable. Tout ce qu'elle avait dit était vrai, si ce n'est qu'elle n'était pas certaine que la main tendue vers elle soit celle de Cal.

Maria fut la première à changer d'avis. « Le Jardin », déclara-t-elle courageusement. Claire voulut articuler un « Merci » silencieux, mais se ravisa. Puis ce fut au tour du critique: « Le Jardin. » Ce qui procura à Claire un plaisir légèrement moins grand; en observant sa tête de basset et ses cheveux de caniche, elle eut l'impression décevante qu'il avait changé son vote par lassitude. Mais le Jardin

avait désormais huit voix, et la victoire était en vue. Pourtant, au lieu de se réjouir, Claire se replia sur elle-même. Le lendemain, une fois terminé le concours pour le mémorial, sa vie perdrait le dernier pan de la forme temporaire qu'elle avait prise depuis deux ans. Au vu de ce que Claire avait hérité de Cal, elle n'avait pas besoin de gagner sa vie, et elle n'avait aucune cause à soutenir. Son avenir n'était qu'un grand vide entouré d'un cadre doré.

Les conséquences de l'attaque avaient empli les deux années qui avaient suivi la mort de Cal, l'effroi menant à la douleur du deuil, puis à la tiédeur de l'apaisement. Toute nouvelle habitude paraissait très vite éculée. Des dossiers à remplir, encore des dossiers. Des courriers du médecin légiste quand on découvrait un nouveau fragment du corps de son mari. La résiliation de ses cartes de crédit, de son permis de conduire, de ses adhésions à différents clubs, des abonnements à des magazines, des contrats d'achat d'œuvres d'art ; la vente de ses voitures et du voilier ; le retrait de son nom de tous les comptes bancaires, des conseils d'administration et des comités d'association – elle avait fait tout ça avec une efficacité impitoyable, au point d'avoir eu l'impression de disparaître, elle aussi. En voulant offrir à ses enfants des souvenirs de leur père, Claire ne faisait que charger le passé d'une telle valeur qu'il peinait sous ce poids. Mais cette période devait s'achever. Elle se vit conclure un épisode ayant commencé quatorze ans plus tôt, quand un homme aux yeux bleus, pourtant moins remarquable pour sa beauté que pour sa vitalité, son humour et sa confiance en lui, l'avait interpellée alors qu'elle quittait un court de tennis et lui avait déclaré : « Je vous épouserai. »

Ce commentaire, apprendrait-elle par la suite, était typique de Calder Burwell, un homme au caractère si lumineux que Claire l'avait surnommé « Californie », même si c'était elle qui, ayant grandi dans cet État, en connaissait la météo incertaine, notamment le gel et la sécheresse qui avaient laissé son grand-père, cultivateur d'agrumes, au bord de la faillite pendant des années avant que son père y plonge pour de bon. De toutes les questions angoissées et

Réalisation : PAO Éditions du Seuil
Achevé d'imprimer par Firmin-Didot
au Mesnil-sur-L'Estrée
Dépôt légal : juin 2012. N° 647 (00000)
Imprimé en France